 © Léonie Marin, 2010. www.commposite.org

POUR UNE ANTHROPOLOGIE DE LA COMMUNICATION ENTRETIEN AVEC YVES WINKIN

Léonie Marin

Université Paris 8

Résumé :

Plus de dix ans après l'écriture d'une *Anthropologie de la communication*, Yves Winkin revient sur la genèse de cet ouvrage. Ce chercheur belge des sciences de l'information et de la communication aborde l'implantation de cette approche empirique dans le monde francophone et scientifique au fil de ses écrits. Au courant de cet entretien qui a lieu dans un café parisien, il commente les méthodologies propres à l'anthropologie de la communication sur le mode d'une critique introspective pour clore sur une nouvelle envolée théorique : l'anthropologie de l'enchantement.

Mots-clés : anthropologie de la communication ; sciences de l'information et de la communication ; collège invisible.

Abstract :

More than ten years after the launch of his book "*Anthropologie de la communication*", Yves Winkin returns to the core of this work. This Belgian researcher in communication sciences looks forward on the implementation of this approach in the francophone and scientific world from the evolution of his papers. During this interview, which took place in a lively Parisian "café", he comments on the methodologies employed in the field of anthropology of communication. He engages in an introspective criticism and closed the interview with his new theoretical surge: the anthropology of the enchantment.

Keywords: anthropology of communication; information and communication studies; Palo Alto School.

Introduction

Yves Winkin, professeur en Sciences de l'Information et de la Communication (SIC), a effectué ses études en communication à l'Université de Liège et à l'Annenberg School of Communication, une étape importante puisqu'il y rencontre Erving Goffman et Ray Birdwhistell. Son expérience universitaire américaine l'a beaucoup inspiré pour développer une démarche ethnographique et pour écrire un ouvrage devenu un classique, « La nouvelle communication » (1981). Il y présente le paradigme de la communication orchestrale, inauguré par Gregory Bateson en 1951, dans lequel la communication fait partie d'un système culturel partagé entre individus impliquant des codes et des règles implicites, verbaux et non-verbaux. La communication orchestrale est une vision culturelle et anthropologique de la communication. Par ailleurs, cette dernière expression a été introduite en 1967 par un sociologue et anthropologue, Dell Hymes. En premier lieu, il nous apparaît opportun d'exposer le contenu du livre « La nouvelle communication » ; il conviendra donc d'évoquer son concept clé, la communication orchestrale, illustrant une vision élargie de la communication. Finalement nous proposerons une explication de l'approche empirique de l'anthropologie de la communication.

Rappelons tout d'abord que la conception de la communication défendue par Winkin se place en rupture avec la vision « télégraphique »[1] marquée par le modèle « émetteur- message-récepteur » de la communication de Claude Shannon. Inspiré du modèle cybernétique de Norbert Wiener – ce dernier considérait d'ailleurs que « le projet de la cybernétique est plus une façon de réfléchir qu'une théorie articulée et détaillée » (Winkin, 2000, p. 16) -, la vision de Shannon procède à une simplification de ce modèle afin de proposer un système général de la communication. Cependant, ce dernier était originairement appliqué au téléphone[2] et donc à une conception technique de la communication, ne prenant pas en considération la perspective humaine. Néanmoins les deux modèles de Shannon et Wiener seront tout de même repris, bon an mal an, par de nombreux universitaires issus des sciences sociales et irriguent encore aujourd'hui les conceptions de la communication chez les professionnels et les intellectuels dans des domaines variés. Winkin remarque notamment que le courant empirico-fonctionnaliste s'inspire très

[1] La conception de la vision télégraphique de la communication a été fondée sur le postulat que la communication se fait principalement par la transmission intentionnelle de messages verbaux.
[2] Shannon travaillait pour les laboratoires Bell aux États-Unis.

fortement du concept d'information utilisé par Shannon[3]. Or l'information, entendue dans le contexte de ces recherches en ingénierie téléphonique, constitue uniquement « une grandeur statistique abstraite qualifiant le message indépendamment de sa signification (…). Bref, l'*information* de Shannon est aveugle » (Winkin, 2000, pp. 18-19). En effet, l'action langagière est beaucoup plus complexe, elle n'est pas uniquement reliée au lexique et à la syntaxe : le sens des messages verbaux doit prendre en compte le *contexte* de la communication.

Remarquant ces apories possibles du modèle « télégraphique » de la communication, des chercheurs américains décident dès les années cinquante de repenser intégralement « l'étude du phénomène de la communication interpersonnelle, sans passer par Shannon » (Winkin, 2000, p. 20). Travaillant dans différentes universités américaines, ces chercheurs n'ont *a priori* pas de liens visibles entre eux[4], mais ils s'intéressent tous au sein de leur discipline aux situations interactionnelles quotidiennes. Dans les années soixante, le groupe initial s'agrandit. Ils entretiennent des échanges nombreux et, font circuler l'information, via leurs étudiants: « Si l'on examine leur biographie de plus près, on voit apparaître un réseau de trajectoires croisées, des universités et des centres de recherches communs et finalement une très grande interpénétration conceptuelle et méthodologique » (Winkin, 2000, p. 20).

Malgré leurs angles de recherche parfois divergents, ils partagent la même conception de « ce que doit être et ne pas être la recherche sur la communication dans l'interaction » (Winkin, 2000, p. 22). Leur approche comprend suffisamment d'éléments homogénéisants, fondant les bases communes d'une théorie de la communication, pour que Winkin parle d'un « collège invisible ». Pour ces chercheurs : « Il ne s'agit pas de faire une opposition entre la communication verbale et la *communication non verbale* : *la communication est un tout intégré »* (Winkin, 2000, p. 24). Le développement d'une analogie entre communication et orchestre repose sur le principe que « chaque individu participe à la communication plutôt qu'il n'en est l'origine ou l'aboutissement » (Winkin, 2000, p. 25). Ces chercheurs portent donc autant leur attention sur la relation induite par la communication que sur son contenu même. Comme Hymes l'explique, la

[3] Par exemple, la notion de contexte situationnel développé par R. Jakobson s'inspire très largement du schéma canonique de Shannon.

[4] Nous pensons notamment aux anthropologues Gregory Bateson, Ray Birdwhistell et Edward T. Hall et au sociologue Erving Goffman.

communication est « indissociable de certaines attitudes, valeurs et motivations touchant à la langue, à ses traits et à ses usages et est tout aussi indissociable de la compétence et des attitudes relatives à l'interrelation entre la langue et les autres codes de conduite en communication » (1984, p. 74).

Ce groupe de chercheurs développe et met en place des méthodes d'observation et des outils méthodologiques au niveau empirique, sur lesquels Winkin va notamment s'appuyer pour formaliser les fondements d'une anthropologie de la communication. D'une certaine manière, Winkin a « importé » cette approche des États-Unis et l'a adaptée en l'introduisant dans la discipline des sciences de l'information et de la communication. Il formule donc un projet scientifique en développant une méthode d'approche ethnographique. Winkin explique l'anthropologie de la communication à travers le programme proposé par Hymes, qui consiste « en une investigation ethnographique des comportements, des situations et des objets qui sont perçus au sein d'une communauté donnée comme ayant une valeur communicative » (Winkin, 2003, p. 126). Pour Winkin, l'anthropologie de la communication a pour objet d' « étudier le ronronnement du monde » (2003, p. 205). Il a ainsi donné un autre statut théorique à la notion de communication orchestrale que celle proposée par Hymes, lequel orientait ses recherches dans « une perspective centrée sur l'action parce que c'est elle qui autorise l'approche la plus globale » (Hymes, 1985, p. 195). Par ailleurs, Goffman avait lui aussi mis en valeur cette approche dans son livre « *Presentation of Self in Everyday Life* » (1959), dans une dimension théâtrale où les cadres de l'interaction, de la participation du locuteur et des interlocuteurs est toujours constamment en processus d'identification, venant àd'où la conclusion qu'il s'agit d'un travail de figuration et de présentation de soi. Pour Winkin, ces auteurs renouvellent l'étude de la communication en s'éloignant du modèle télégraphique et en proposant une nouvelle vision du sujet.

Les théories défendues par ces divers auteurs constituent le modèle interactionniste (ou l'« interactionnisme ») et s'inscrivent dans un paradigme constructiviste. En effet, l'interactionnisme propose que la construction de la réalité sociale ait lieu à travers l'interaction (les faits sociaux deviennent le produit de l'interaction). De plus, le modèle de la communication systémique prend notamment en compte la relation qui s'articule entre les personnes, la

communication non-verbale, le contexte[5] et les niveaux de significations de message (informatif et relationnel). Le courant de l'interactionnisme est représenté en sociologie américaine par le système relationnel de position de Goffman, impliquant donc les psychologues de l'École de Palo Alto, ceux qui analysaient les aspects « contenu » et « relation », où « la relation englobe le contenu » (Watzlawick, Helmick Beavin, Don D. Jackson, 1972, p. 52).

L'anthropologie de la communication tente d'expliquer, au-delà du modèle de la communication orchestrale, les principaux apports d'une approche pragmatique de la communication ; nous pouvons donc penser qu'il y avait dans ce sens la volonté de construire un paradigme de recherche par l'étude des interactions et des relations. Toutefois, Winkin considère l'anthropologie de la communication ni comme un paradigme, ni comme un schéma explicateur du fonctionnement, mais davantage comme une approche méthodologique relevant, pour d'autres auteurs, de la pragmatique de la communication. Ainsi, à partir de « La nouvelle communication », Winkin cherche à trouver un prolongement à son approche en l'orientant davantage vers la méthodologie, à la fois dans le but de la rendre accessible et d'en tirer une pédagogie.

L'anthropologie de la communication s'inscrit aujourd'hui dans les sciences de l'information et de la communication. Tout du moins, les travaux des chercheurs du « collège invisible » qui ont inspiré l'anthropologie de la communication font aussi partie des courants fondateurs utilisés dans les SIC. En effet, le collège invisible dont parle Winkin dans ses ouvrages, plus connu sous le nom de l'École de Palo Alto, a contribué à la formation des SIC par le développement de la vision orchestrale de la communication. En outre, Winkin se fonde sur le rapprochement de ces auteurs pour développer l'anthropologie de la communication. Il utilise alors les théories de Goffman et son efficacité du terrain pour réfléchir sur la communication intégrative[6] de Birdwhistell, tout en prenant en compte la performance de la culture de Goodenough et Hymes. Un apport important de l'anthropologie de la communication relatif à l'étude des interrelations provient du fait qu'il est possible d'articuler, dans un processus itératif entre l'individuel et le

[5] Impliquant le cadre symbolique porteur d'un ensemble de règle, de rituels, de normes et de modèles.

[6] Winkin explique la communication intégrative « comprend toutes les opérations comportementales qui : 1. maintiennent le système en opération; 2. conservent sa régularité au processus interactionnel; 3. vérifient par recoupements l'intelligibilité de messages particuliers dans un contexte particulier; 4. rapportent ce contexte particulier aux contextes plus vastes dont l'interaction n'est qu'une situation spéciale » (1996, p. 215)

collectif, entre le social et le psychologique. En l'abordant par la performance et la communication, cette approche peut être utilisée à travers différente perspectives disciplinaires.

Modeste, Winkin affirme n'avoir rien inventé : il aurait simplement importé une expression déjà institutionnalisée depuis plusieurs années aux États-Unis. Néanmoins, il a eu l'idée originale et le mérite d'avoir introduit et fait rayonner cette approche dans le monde francophone et au sein des SIC. Par le biais de Winkin, l'introduction de l'anthropologie de la communication s'est donc faite de façon progressive, au gré de ses publications et de ses relations avec les maisons d'édition. Mais elle s'est également réalisée par l'institutionnalisation graduelle de cette approche en tant que discipline, en Belgique puis en France. À l'heure actuelle, au baccalauréat français en sciences et techniques de la gestion, l'Inspection générale impose aux professeurs de sciences économiques et sociales de donner des cours de communication et d'enseigner la communication orchestrale au lieu de la communication télégraphique. Winkin a conséquemment formé les enseignants à cette nouvelle approche, enseignants qui ont à leur tour développé un ouvrage de synthèse sur « La nouvelle communication » et l'« Anthropologie de la communication » spécifiquement destiné au programme.

L'entretien qui suit survole donc le parcours de l'auteur à travers la construction d'une anthropologie de la communication. L'auteur ne manque pas, au cours de la discussion, d'adopter une approche méta-communicationnelle en analysant par exemple une interaction entre des hommes de la fonction publique réunis dans un endroit public comme le café. Malgré des allusions à la théorie de la communication orchestrale, l'entretien se concentre principalement sur l'anthropologie de la communication. Tel un véritable ethnologue du (et au) quotidien, dans l'élaboration de ses réponses, Winkin se pose lui-même des questions, profitant d'une certaine manière de l'occasion pour pousser sa réflexion sur le sujet, tentant de mieux se comprendre afin de découvrir de nouvelles pistes analytiques.

1. Entretien avec Yves Winkin

Léonie Marin — *Pouvez-vous nous raconter la naissance d'une « Anthropologie de la communication » à travers votre parcours ?*

Yves Winkin — C'est une question qui paraît simple mais qui ne l'est pas. L'expression même *Anthropology of Communication* a été proposée dans un texte en 1967 par Dell Hymes, l'anthropologue et linguiste américain. C'est à l'Université de Pennsylvanie dans les années soixante-dix que j'ai eu la chance de lire ce texte mettant en perspective son « ethnographie de la communication », antérieurement appelée « ethnographie de la parole »[7], se penchant vers une construction d'une anthropologie de la communication. Dans ce cas, les problématiques étudiées transcendent les caractéristiques spécifiques de chacune des communautés langagières (*speech community*)[8], l'approche devient plus globale en prenant en compte la dimension sociale et pragmatique.

Revenu en Belgique, j'entame une thèse pour l'interrompre en raison d'un contrat avec les éditions du Seuil, pour réaliser rapidement « La nouvelle communication », paru en 1981. Je l'écris précipitamment soit en seulement six mois. À l'étonnement de l'éditeur, l'ouvrage « La nouvelle communication » a un certain succès d'édition dans la presse. Au départ, pour l'éditeur, « La nouvelle communication » devait servir de « poisson pilote », comme disait l'éditeur, au livre de (Paul) Watzlawick qui se nomme « Sur l'interaction » et qui est paru dans les librairies le même mois. Je fais d'ailleurs quelques tournées avec Watzlawick en France et en Belgique. Toutefois, le succès de la « La nouvelle communication » commence à dépasser celui de « Sur l'interaction » et l'éditeur sent qu'il y a une piste, « une transformation du champ », comme dit par Bourdieu, dont il faudrait exploiter à la fois les veines intellectuelles et commerciales. En conséquence, il m'encourage à poursuivre ce que je fais à travers la mise en place d'une idée que j'appelle le « Petit Goffman illustré » (*Portable Goffman*), qui consiste à prendre un certain nombre de textes d'un auteur illustrant bien sa trajectoire intellectuelle, précédés d'une longue introduction. À partir de 1982, je commence à récolter des informations biographiques sur

[7] En effet, Hymes étudie le langage comme un comportement social et culturel; par l'évolution du champ de compétence de l'ethnographie de la parole évolue vers l'ethnographie de la communication.
[8] Une communauté langagière se forme par des pratiques discursives spécifiques.

Goffman en vue de faire ce « Petit Goffman illustré » (*Portable Goffman*) qui sortira en 1988 sous le titre « Les moments et leurs hommes ». Ceci étant dit, le projet du livre d' « Anthropologie de la communication » reste longtemps en suspens. En réalité, je veux produire une suite à la « La nouvelle communication », orientée dans une perspective méthodologique et pour les étudiants. En effet, parce qu'ils ont eu l'histoire des idées, nous pouvons maintenant vous expliquer comment les appliquer concrètement sur différents terrains. En suivant cette idée, je décide de donner un cours que je fais intituler « Anthropologie de la communication » à l'Université de Liège au sein du Département de communication. Depuis mes études aux Etats-Unis (en 1985), je m'inscris dans cette perspective américaine selon laquelle la communication ne peut pas se réduire aux médias. Il faut donc des cours de communication interculturelle, interpersonnelle, etc. Cependant, cette manière de voir la communication crée une résistance à l'intérieur du département et autour de celui-ci, d'autant plus que l'anthropologie appartient curieusement à une autre faculté, qui est celle de psychologie. Peu à peu, à la faveur de réformes, j'essaie d'installer non plus qu'un seul cours mais une filière à l'intérieur du Département de communication qui s'appellerait aussi « anthropologie de la communication ». Vous constatez donc que cette émergence de l'anthropologie de la communication est quelque peu filandreuse. Tout en essayant progressivement d'insérer l'anthropologie de la communication à l'Université de Liège, j'écris le livre. Une première version du livre « Anthropologie de la communication » est apparu aux Éditions De Boeck en 1996. Néanmoins, ce n'est pas uniquement l'ouvrage lance cette approche, effectivement, il représente davantage la formalisation de quelque chose qui existait déjà.

Pour mettre en place une filière complète de quatre ans (dans les années quatre-vingt dix) à l'Université de Liège en anthropologie de la communication, je construis un portefeuille de lectures en choisissant des textes qui me paraissent importants pour les donner à mes étudiants d'anthropologie de la communication et j'introduis ces lectures à un terrain. Les étudiants doivent observer des comportements et des interactions sociales, le plus souvent en milieu urbain, mais je leur laisse choisir leur terrain pour faire un exercice d'apprentissage de l'observation, de la prise de notes et un aller-retour entre les données empiriques et les lectures théoriques. En 1994-95, des étudiants écrivent les premiers mémoires de fin d'études en anthropologie de la communication. Pendant ce temps, je vis toujours le contrecoup du succès de « La nouvelle

communication ». J'ai longtemps été tel un auteur qui a réussi dès son premier livre et qui pense que le second livre doit être supérieur au premier. J'ai donc commencé à m'inventer mille et une objections sur l'anthropologie de la communication. Préférablement, j'aurais imaginé la grande synthèse qui allait tout dire, tout faire et peut-être dépasser Hymes en s'appuyant sur lui, sur Goffman, sur Birdwhistell et tirer une grande synthèse de tous ces éléments. Cependant, le temps passe, mes étudiants n'ont toujours pas de livre et je suis toujours en train de faire des photocopies (nous sommes presque quinze ans après la parution de « La nouvelle Communication »). Durant l'été 1995, je rassemble des textes, je bouture, je fais une introduction, je révise, je coince, j'envoie le tout chez De Boeck de manière à presque me débarrasser de cette angoisse. La première version de l' « Anthropologie de la communication » sort en 1996, je n'en suis pas tellement satisfait par rapport à ce grand projet que j'avais en tête, mais malgré tout, le bouquin fait son chemin en recevant un accueil de la presse. Les collègues, notamment à Louvain, l'accueillent bien et se mettent en tête d'installer l'anthropologie de la communication au sein de leurs départements. En France, l'ouvrage a moins de succès car il n'est pas très bien distribué, mais il se fera tout de même connaître, notamment avec la parution en 2001 de la seconde édition au Seuil.

L. M. —*Marcel Mauss a déclaré : « L'ethnographie fut plus lente à se développer hors des pays de langue anglaise. Les sciences, sur le Vieux Continent, sont plus routinières qu'au Nouveau Monde, ou même qu'en Grande-Bretagne. » (1913, p. 347) De fait, par exemple, pendant un moment la sociologie s'étudiait en France « dans l'ombre du positivisme » et se construisait par un travail de cabinet. À travers les époques, en France, il y a donc eu une déconstruction générale de cette ethnographie pour aller vers une nouvelle ethnographie. Des changements de paradigmes théoriques s'opèrent dans les années soixante-dix notamment par Jean-François Lyotard et Jacques Derrida (aux États-Unis on les nomme la «* French Theory *», expression qui d'ailleurs n'existe pas en France). Ainsi, parce que vous nous avez bien expliqué la naissance d'une anthropologie de la communication en France et en Belgique, cette comparaison m'amène à vous poser la question : Aujourd'hui, quel est le positionnement de «* anthropology of communication *» aux États-Unis ?*

Y. W. — Les sciences de la communication aux États-Unis, contrairement en Europe et comme je l'ai déjà dit, n'ont pas un rapport unique aux médias. Depuis le XIX^e^ siècle aux États-Unis, la parole est un domaine d'enseignement et de recherche qui deviendra dans la seconde moitié du XX^e^ siècle « la communication ». Ainsi, aujourd'hui, de nombreux départements de communication aux États-Unis ont des cours par exemple sur les rites d'interaction et cette perspective aux États-Unis se nomme « *language and social interaction* » (langage et interaction sociale), au surplus, est le nom d'une revue et d'une section de l'*International Communication Association*. En effet, ils n'ont pas eu de mal à inventer l'expression « anthropology of communication ». Mais il faut le préciser, ce que je nomme anthropologie de la communication dans le monde francophone est depuis longtemps institutionnalisé aux États-Unis.

L. M. — *En outre, l'anthropologie de la communication semble être un porte-parole des travaux du « collège invisible ». Néanmoins il faut faire attention à la catégorisation et à la création de mouvements intellectuels car comme l'exprime Goffman dans votre livre « Les moments et leurs hommes » (1988), l'interactionnisme symbolique n'a pas de réalité et aurait été simplement une étiquette. Donc pour Goffman, il n'y a pas de mouvement, il n'y aurait que des individus. Il se penche davantage sur la création d'un domaine avec une micro-analyse comme méthode (Goffman, 1983). Mais avant d'avoir importé l'anthropologie de la communication avec la parution du livre, vous vous êtes concentré sur vos portefeuilles de lectures qui semblent avoir eu un rôle important dans la construction de cette approche. Pouvez-vous nous en expliquer le contenu et leur utilité pour l'anthropologie de la communication ?*

Y. W. — J'ai repris des textes d'Edward Sapir, un grand inspirateur d'Hymes, des textes de Birdwhistell, de Goffman, pour montrer la mise en œuvre de l'anthropologie de la communication. J'ai aussi choisi des auteurs qui ne se revendiquent pas complètement de l'anthropologie de la communication. Par exemple, Michèle de la Pradelle[9] est une anthropologue

[9] Michèle de la Pradelle était une anthropologue et directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales au Centre d'anthropologie des mondes contemporains. Ses recherches sur le marché de Carpentras et de Barbès, démontre qu'il y a des relations d'échange qui ne se réduisent pas à une transaction économique. À Carpentras, avec les interactions entre les clients et les marchands, se construit « une micro-société imaginaire et éphémère qui se joue des statuts sociaux réels » (1998, p. 42). À Barbès, aussi, s'affiche une diversité des cultures du monde. Elle articule un « cadre large d'un savoir localisé » (2000, p. 47).

dans la lignée de Marc Augé[10] et a réalisé une étude complète sur le marché de Carpentras. Elle effectue son enseignement dans cette perspective d'expérimentation du terrain en envoyant ses étudiants dans les marchés, un terrain pratique puisqu'il est bien circonscrit. Il y a aussi Emmanuelle Lallement qui a effectué entre autre une étude avec Michèle de La Pradelle sur *Paris Plage*[11] qui entre tout à fait dans cette approche de l'anthropologie de la communication. Il me paraît important de montrer aux étudiants que ce sont des gens souvent à peine plus âgés qu'eux qui ont écrit ces textes, et cela rend donc cette approche accessible. J'apprécie aussi l'approche de James Spradley et de Brenda Man, « *Cocktail Waitress* » (en français : « Les Bars, les femmes et la culture »). À partir de leur étude sur le fonctionnement d'un bar américain, ils réfléchissent sur le rôle du corps des acteurs et sur l'implication personnelle du chercheur dans la situation. Également, Spradley et McCurdy, dans le livre « The Cultural Experience: Ethnography in Complex Society » (1988), confrontent leurs points de vue sur l'expérience culturelle (mais ce sont en réalité des textes d'étudiants avec une perspective théorique, davantage cognitiviste, en construisant des typologies à partir du vocabulaire). Ces deux derniers auteurs estiment que les mots vont toujours rester des classifications, ils font donc des tableaux à partir des types de clients. Ils croient qu'il faut pénétrer le social par le relais des oppositions. Leur approche ne relève pas uniquement de l'ethnométhodologie, en revanche, elle est une anthropologie cognitive qui alimente l'ethnométhodologie. Le principe : le langage est la fenêtre de pénétration dans le social. Je ne refuse pas cette manière de voir, mais cela reste, à mes yeux, un peu limité.

L. M. — *La communication orchestrale est considérée comme un nouveau paradigme de la communication illustrant une conception différente (par rapport au modèle télégraphique) des acteurs sociaux, au niveau individuel ou collectif, et suggère une voie scientifique et transdisciplinaire. Aujourd'hui, pourrions-nous aussi nommer l'anthropologie de la communication comme un paradigme ?*

Y. W. — À mon avis, l'anthropologie de la communication est simplement une approche, je n'oserais pas dire un paradigme. En effet, nous pouvons nommer un paradigme, la vision orchestrale de la communication, alors que l'anthropologie de la communication repose, elle, sur

[10] Marc Augé est un anthropologue français, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.
[11] Depuis 2002, la mairie de Paris organise entre juillet et août une opération estivale sur la voie sur berge de la rive droite de la Seine.

le plan théorique de cette vision. Si nous utilisons « paradigme », cela signifierait que l'on voit l'anthropologie de la communication comme une vision du monde, alors que je la considère plutôt comme une façon ouverte d'aborder des problèmes ou de problématiser et de traiter le social. Selon moi, l'anthropologie de la communication reste fluide, c'est pour cette raison que je préfère l'employer comme une « approche ». Un point important dans l'anthropologie de la communication consiste au fait que nous pouvons aborder le social en observant autour de soi, en s'immergeant le cas échéant pendant un certain temps, en se servant de soi-même comme de son propre instrument. Il suffit de cultiver systématiquement la tenue d'un journal qui représente véritablement la technique la plus opératoire. C'est en cela que la démarche est lente et mine de rien, exigeante.

Néanmoins, ce que je fais au nom de l'anthropologie de la communication et par mon positionnement épistémologique des sciences de l'information et de la communication, d'autres disciplines, par exemple en anthropologie des mondes contemporains, reformuleraient mes propos en invoquent les mêmes méthodes tout en ne parlant pas de l'anthropologie de la communication mais d'anthropologie contemporaine, urbaine, culturelle, etc. C'est Marc Augé, De la Pradelle, Marc Abélès, Alban Bensa, etc. Mon originalité, d'une certaine manière, ne tient qu'au fait que je me sois situé à l'intérieur des SIC. Si j'osais dire mes propos en anthropologie, je me ferais tambouriner. *So what* ! J'ai importé certaines idées américaines en France dans le champ des SIC qui fut dominé par une démarche soit très littéraire (analyse du discours, analyse sémiologique, etc.), soit par des analyses quantitatives (questionnaire, etc.). Ces idées ont soulagé certains professeurs et nombre d'étudiants en constatant qu'il y a d'autres moyens de faire de la recherche sans transcrire, coder ou faire de l'analyse de discours.

L. M. — *Dans les années quatre-vingt, vous critiquez les travaux de recherche de la communication interculturelle américaine qui sont fragmentés, qui manquent de structure et qui demeurent peu théorisés. Vous démontrez également le manque d'analyse pour donner place à la description des problèmes de communication. Vous nous mettez donc en garde contre toute importation abusive de la communication interculturelle américaine et le discours humanisme sur la tolérance et l'ouverture à l'autre. Aujourd'hui, quelle critique feriez-vous de l'anthropologie de la communication ? Par exemple, dans la conclusion de votre livre, vous*

mentionnez que « L'universel est au cœur du particulier ». Est-ce que ce postulat ne risque pas de tomber dans les généralités ?

Y. W. — Tout d'abord, concernant ce postulat, il représente une manière d'expliquer aux étudiants qu'il n'y a pas de détails qui ne soient pas pertinents si vous les appréhendez dans un contexte d'étude, ainsi défini par des limites et des points de repère. N'hésitez pas à observer de toutes petites choses car il y a dans ces petites choses des traces de « *patterns* », de propriétés générales, des bribes de logique, et par extension, vous arriverez avec votre cueillette de détails à tirer un tableau plus général. Évidemment, la question est : Jusqu'où est-ce qu'on soutire ? Lorsque je dis « plus général », est-ce l'universel ? Je ne le sais pas.

Par exemple, de cette assemblée de quelques hommes que nous voyons en ce moment au bar, je pourrais tirer une conclusion : celle qu'à 10:00 du matin en France, les hommes qui ont sans doute fini leurs services sont assemblés au bar pour prendre le café. De par sa caractéristique circonstanciée, je ne suis pas sûr que cette scène se retrouve en Grande-Bretagne. Peut-on alors tirer une petite conclusion de la *dolce vita* en France ? De conclure que les fonctionnaires de la rue peuvent lever le pied lorsqu'ils le désirent pour prendre un café, c'est une réalité mais abrupt comme hypothèse. C'est sûrement ici qu'il y a une ambiguïté dans l'ethnographie : une fois la scène décrite, une fois les pointillés mis en place montrant la généralisation possible, l'ethnographe ou l'anthropologue ne va pas donner avec précision au lecteur les limites de sa généralisation. Le lecteur peut tirer les traits toujours plus distendus du pointillé jusqu'où il a envie d'aller. Si je fais une description de cette scène, je peux simplement la fournir au lecteur, d'abord, comme une photographie, un arrêt sur image en quelque sorte et j'utilise des mots pour composer mon image. Ici, je laisse entendre que si j'ai choisi cette scène, c'est parce qu'elle a une portée plus générale qui va témoigner par exemple de l'ambiance parisienne (je tiens à préciser que ce n'est pas la même chose de dire ambiance urbaine ou parisienne) et je ne vais pas m'interroger systématiquement sur les limites à franchir dans la généralisation. J'apporte donc une critique sur cette ambiguïté qui devrait être soulevée pour effectuer un travail scientifique de qualité. C'est pour cette raison que l'ethnographie appartient vaguement au genre littéraire.

Ensuite, concernant l'approche scientifique que vous choisissez, vous sentez à un moment donné (et c'est ainsi pour toutes les disciplines) si elle s'inscrit bien dans une communauté épistémique

précise. Si vous êtes à l'intérieur de cette communauté, vous acceptez les limites ou les possibilités de sa démarche. Je me sens bien avec la démarche ethnographique, j'accepte ses aspects incertains et j'admets qu'elle a des défauts. Évidemment, le danger de cette démarche peut se trouver dans la synthèse légère comme par exemple des personnes qui prennent quelques notes superficielles sur un *bock* de bière à une terrasse et croient ainsi avoir fait le boulot. Il faut nécessairement être très rigoureux avec cette démarche sinon elle perd de sa crédibilité. On peut avoir le meilleur comme le pire avec une démarche qui est aussi souple et aussi qualitative. Ici, je tente d'expliquer qu'il y a un travail d'objectivation important dans la démarche ethnographique qui ne ressemble pas totalement à une sorte de phénoménologie littéraire comme certains le voudraient.

Ensuite, j'ai reçu des reproches, et c'est d'ailleurs ce qui m'a ralenti dans l'écriture de l' « Anthropologie de la communication » : les auteurs dont je voulais me servir n'avaient pas une très grande sophistication théorique par rapport à certains auteurs français plus contemporains. Si vous relisez Birdwhistell, il appartient à une école anthropologique, culturaliste, classique, mais ses notions de communautés sont malgré tout floues et datées. C'est pourquoi j'utilise Goffman. Aujourd'hui, je dirais que je me sers davantage de Goffman que de Bateson ou Birdwhistell. Je n'essaie plus de défendre Birdwhistell sur le plan théorique, il faut reconnaître objectivement qu'il appartient à son époque.

L. M. — *Et qu'en est-il de la sociologie française, de l'influence de Pierre Bourdieu dans vos travaux. Pourquoi ne l'avez-vous pas davantage utilisé ?*

Y. W. — Concernant Bourdieu, voici les reproches que l'on m'a souvent adressés : « Mais pourquoi est-ce que tu ne te rapproches pas un peu plus de Bourdieu que de 'tes' Américains ? ». Cette question représente la grande synthèse à faire. J'ai été formé autant par Bourdieu que par les Américains. J'ai suivi son séminaire pendant des années et j'ai travaillé dans son centre de recherche. Nous avons même écrit ensemble la préface du livre d'Aaron Cicourel (2002). Tout cela pour vous dire que je me sens aussi très proche de cette sociologie. D'autant plus que lorsque j'étudie la théorie de la pratique (de Bourdieu), je vois toutes les jonctions possibles avec

l'anthropologie américaine même s'il rejette parfois, à mon avis, relativement vite l'analyse conversationnelle ou l'ethnométhodologie.

En réfléchissant, je ne trouve pas la réponse à votre question… Pourquoi est-ce que je n'ai pas essayé alors que je crois que les approches bourdieusienne et goffmanienne sont très compatibles[12] ? D'autant plus que c'est grâce à Bourdieu que j'ai pu rencontrer la première fois Goffman, en effet, il m'a dit d'aller le voir de sa part. En réalité, je n'apprécie pas les recherches synthétiques qui utilisent notamment des auteurs sans approfondir les regards croisés. Je préfère ainsi avoir les deux auteurs en tête. J'ai tout de même écrit un texte sur l'interaction entre les conceptions de Goffman et celles de Bourdieu, publié dans « Dictionnaire critique de la communication » de Lucien Sfez (2003) et ce, à défaut de ne pas avoir convaincu Bourdieu de le réaliser lui-même.

Également, dans la dernière partie de l'ouvrage belge « La communication n'est pas une marchandise » (2004), un peu daté sauf peut-être en Allemagne - le sous-titre étant « Résister à l'agenda de Bologne », j'essaie d'expliquer que l'objectif d'une anthropologie de la communication est l'acquisition d'une disposition à l'altérité en son sens large. Par conséquent, si l'anthropologie de la communication ne forme pas les étudiants sur un plan strictement professionnel (car je ne prétends pas en faire tous des anthropologues), à tout le moins, quel que soit le métier exercé plus tard, ils auront acquis une disposition, un habitus secondaire (Bourdieu), une capacité à ingérer l'information qui permet d'aller une adaptation dans n'importe quel milieu.

L. M. — *Parfois c'est le terrain qui est dans une optique comparative, par exemple dans le passage de votre livre dédié à l'analyse d'une discussion entre étudiants internationaux, sur les différences entre leurs pays et les États-Unis, la cafétéria américaine, etc. Les études de l'école de Palo Alto se situent sur un plan micro social, elles décrivent de manière ethnographique des groupes restreints, observent les relations, les interactions, il y aura aussi parfois une*

[12] En effet, par exemple, la communication pour Bourdieu suggère de nouveaux usages, de nouvelles formes d'interprétations pour développer aussi la communication comme un enjeu de société et de jeu social et donc cet intérêt sociologique nous amène à nous poser la question de l'objectivation des relations auxquels les chercheurs en SIC participent.

comparaison ethnologique des communautés et des spécificités culturelles qui définissent le fonctionnement du groupe. Comme l'explique Françoise Héritier[13], l'anthropologie utilise le comparatisme et vise la généralisation. Pour votre part, vous dites ne pas être dans cette perspective de rapports de forces mais est-ce que vous jugez le comparatisme utile pour l'anthropologie de la communication ?

Y. W. — Tout dépend de la définition que vous avez de l'anthropologie. Si vous en avez une définition lévi-straussienne, vous faites en réalité de l'ethnologie et ce, tant que vous concentrez votre étude sur des communautés bien définies. En conséquence, l'anthropologie sera alors la science des généralisations à partir des comparaisons entre monographie et ethnographie. Mais à l'intérieur de la définition anglo-saxonne, la vision n'est pas nécessairement dans la comparaison. Par exemple, les anthropologues de l'« École de Chicago » travaillent par paliers, par généralisation et non forcément en comparaison. En ce qui me concerne, j'ai déjà essayé de faire une étude sur les terrasses de Liège et de Rabat et en résultat, elle est l'une des rares études que j'ai produite par contraste successif. J'avais pour cette recherche davantage une volonté de faire comprendre les différences qu'une démarche à la Lévi-Strauss.

L. M. — *Votre approche consisterait donc à développer la théorie et ensuite vivre l'empirique. Y a-t-il une confirmation de l'empirique ?*

Y. W. — Je dirais les choses autrement : je n'essaie même pas de confirmer la théorie. La théorie est ce qu'elle est et elle m'aide à voir, elle m'aide à poser des questions réelles ; à voir des patterns, des régularités, etc. Il me semble que s'il n'y a pas une théorie derrière mes observations, celles-ci vont rester extrêmement ponctuelles. Nous sommes alors dans le journalisme plus que dans les sciences sociales. L'observation de l'ethnographe, du chercheur en sciences sociales, laisse une interrogation, un questionnement théorique, ils ne sont pas nécessairement dans l'affirmation, la confirmation classique. Est-ce que j'ose dire que la théorie ne sera jamais invalidée ? D'une certaine manière, oui. Si la théorie n'est pas efficace, n'aide pas à mettre les éléments en interconnexion, alors, elle ne tient pas la route.

[13] Françoise Héritier est une anthropologue qui a succédé à Claude Lévi-Strauss au Collège de France.

J'ai souvent parlé de processus itératif. Je crois que la théorie aide à voir tout l'« ordinaire », en injectant des notions dans le terrain. Mais est-ce que le terrain et son expérience permet de refaçonner la théorie ? Je ne pense pas. J'ai l'impression que la construction d'une notion doit plus à un travail de réflexion, de lecture, de débat contradictoire entre auteurs. Aujourd'hui, je pense qu'il y a une autonomie de la théorie.

L. M. — *Le constructivisme est un courant de pensée souvent critiqué, en particulier sur le point d'un manque d'organisation rigoureuse. Mais nous pouvons aussi voir ce courant comme une position efficace et utile pour les SIC en ouvrant le champ à d'autres possibilités méthodologiques. De plus, le constructivisme dans le champ des SIC relève probablement de l'interdisciplinarité des questions sur les traditions scientifiques, les objets et la problématisation. Vous semblez préférer vous positionner plus précisément à partir d'auteurs, ou encore, à partir de référence précises et vous dites aussi éviter les débats en « isme » préférant contextualiser votre pensé à travers des références précises d'auteurs. Quels seraient les courants de pensées ou les auteurs qui reflètent les méthodes en anthropologie de la communication sur les traces du « collège invisible » ?*

Y. W. — J'ai un regret au sujet du « collège invisible » : je ne l'ai pas assez mis en valeur, mis en lumière, pas assez insisté sur Dell Hymes. J'aurais voulu écrire un livre uniquement sur lui, effectué un « Portable Hymes ». J'estime qu'il est malgré tout relativement présent dans « La nouvelle communication ». Je crois qu'il induit une des voix les plus créatives et les plus fertiles. Selon moi, Dell Hymes a été un intellectuel qui a impulsé des pistes importantes et que nous n'avons malheureusement pas assez reconnues en France. C'est pourquoi je regrette de ne pas avoir fait une anthologie à son sujet. Pareillement, une autre voie s'est révélée fertile : celle qui provient de la perspective initiée par Gregory Bateson, non au niveau de l'« École de Palo Alto », mais davantage dans sa version ethologique. En effet, Bateson a vraiment suscité des vocations en éthologie[14] : grâce à lui, il existe un très fort renouvellement de l'éthologie, de l'analyse des rapports entre l'homme et l'animal. La question du rapport à l'animal constituera une

[14] Très jeune Bateson a été intéressé par les sciences naturelles et l'éthologie animale se révèle être un aspect très important de ses recherches. Pendant plus de dix ans il étudiera la communication chez les dauphins, pour parler de la relation de l'animal avec la monitrice, il expliquera que c'est « un contexte de contexte du contexte » (Benoît, 1997, p. 186), comme l'humain, l'animal a créé une relation spécifique à la demande d'un compagnon. Il dénomme cette situation la *transcontextualité*.

problématique fondamentale dans les prochaines années (tout comme actuellement, il y a ce rapport particulier du Français à l'animal domestique). Bateson et Hymes ont été des gens qui ont pressenti des phénomènes, ont lancé un certain nombre de textes programmatiques et qui ont même parfois fait un travail empirique de grande qualité. De plus, nous retrouvons Bateson dans toute une série d'univers parfois disjoints : dans les rapports homme-animal, comme dans la post-cybernétique, etc. Néanmoins, mon positionnement se situe autour d'une anthropologie urbaine, donc très près de Goffman. Il n'y a pas eu véritablement de fils spirituel de Goffman. Par contre, il y a un bon nombre de théoriciens aux États-Unis qui ont vu leurs carrières s'illuminer par une lecture approfondie des travaux de Goffman. « *A World of Strangers* » de Lyn Lofland (1973), reste l'un des plus beaux livres goffmaniens que je connaisse. En France, il y a eu Isaac Joseph, maintenant décédé. Aujourd'hui, je constate qu'il existe actuellement une jeune génération s'inspirant de Goffman, ce qui m'amène à penser qu'il n'a pas cessé de produire des « effets heureux ». Comment se fait-il que cet auteur qui disait ne parler que de la classe moyenne américaine blanche continue à faire parler de lui partout dans le monde ? J'admire cette capacité d'in transcender les époques et les sociétés.

L. M. — *Auparavant, vous avez donné des cours d'anthropologie du tourisme*[15]*, vous semblez aujourd'hui vouloir capitaliser cet aspect de vos recherches pour construire aujourd'hui une anthropologie de l'enchantement. Est-ce que cela veut dire que vous abandonnez l'anthropologie de la communication ?*

Y. W. — Je pense que l'anthropologie de l'enchantement est une manière de faire de l'anthropologie de la communication car la définition que je donne de la communication est très extensive, tout comme celle de la culture. Si je dis que la communication c'est la performance de la culture et si je dis que la culture c'est tout ce qu'il faut savoir pour être membre d'une société, j'ai alors des spectres analytiques suffisamment vastes. De la sorte, l'anthropologie de l'enchantement est uniquement un ensemble de conduites en des lieux relativement définis.
L'expression « la suspension volontaire de l'incrédibilité » m'a toujours fasciné. Je cherche à savoir dans quelles circonstances cette « suspension volontaire de l'incrédibilité » peut apparaître.

[15] L'anthropologie du tourisme étudie le tourisme dans les sociétés modernes comme un rituel sécularisé remplaçant les rites visant la communication avec la surnature, mais aussi avec l'Autre (croisement des cultures).

Bien sûr, il y a le cinéma, le théâtre, et c'est d'ailleurs pour les phénomènes de fiction littéraire que l'expression a été créée. Néanmoins, je m'intéresse à l'analyse de cette suspension volontaire de l'incrédibilité mise en place dans des lieux ou des temps particuliers, avec l'aide à la fois de gens qu'on pourrait appeler des professionnels de l'enchantement et de participants voulant y croire aussi longtemps que possible. Dans ce contexte, je retrouve une autre expression que j'aime beaucoup : « Je sais bien mais quand même ! ». Une définition de la dénégation. En réalité, j'en suis venu à m'intéresser à ce sujet lorsque j'étais à Liège en tant que jeune professeur de communication. Par un concours de circonstances, lorsque j'ai eu un contrat avec les relations publiques de l'hôpital universitaire. Avec les étudiants de dernière année, nous devions mettre en place des manifestions culturelles ou scientifiques pour montrer que l'hôpital est « hospitalier ». Jouer sur le mot, remonter à la surface, pour démontrer que l'hôpital n'a rien de mortifère, qu'il est au fond un lieu de renaissance. À ce moment, j'ai réalisé que nous étions des ingénieurs de l'enchantement, en transformant la définition de l'hôpital. Nous avons essayé de fournir les cadres de perception : vous n'êtes plus dans un hôpital, vous êtes dans un musée, un concert, etc. Et curieusement, les gens jouaient le jeu. En réalité, cette suspension ne dure qu'un temps. Il faut en connaître tous les dispositifs pour qu'elle demeure car il suffit d'une panne de courant pour que tout retombe et que l'enchantement disparaisse. Ainsi, dans notre société il existe toute une série de dispositifs permanents ou temporaires qui permettent de créer l'enchantement. En conséquence, ma pensée dans cet ouvrage à venir repose à la fois sur un ensemble d'expériences personnelles, professionnelles et sur de l'exploration théorique.

L. M. — *Merci pour cet entretien.*

Conclusion

L'étude de la communication dans le champ de recherche de l'anthropologie de la communication prend en compte les interactions et la coprésence. Cependant, Winkin spécifie bien que pour que cette approche méthodologique soit efficace, il faut connaître la théorie et le cadre analytique. Tout à la fois approche méthodologique et agent de décloisonnement de disciplines des sciences sociales traditionnellement autonomes, l'anthropologie de la communication tend à s'imposer comme une approche disciplinaire au sein du monde

scientifique francophone. Dans ce cadre, par contraste avec le courant des études culturelles (*cultural studies*) –davantage portée sur l'analyse critique et politiquement orientée - et sa réception auprès des universitaires francophones, Winkin estime s'être laissé influencer par la neutralité américaine, à savoir par une approche davantage descriptive que portée sur une réflexion politique et critique. Il admet que l'anthropologie de la communication cherche exhaustivement à étudier le fonctionnement au jour le jour. Nonobstant, l'approche d'un chercheur se doit-elle absolument d'être politique et critique? Winkin prend en considération les enjeux ancrés dans le réel, il modélise une situation en utilisant des modèles d'application de l'anthropologie en SIC. En revanche, son approche, en elle-même, ne serait-elle pas critique en étudiant la réalisation progressive de ses recherches, le changement et/ou l'évolution des interactions sociales, expliquant l'Autre et le rapport du Monde au Monde (l'ordinaire) par le moyen de l'anthropologie ?

Il n'est pas acquis, pour tous les chercheurs, d'avoir cette sensibilité à observer et écouter consciencieusement les acteurs sociaux en tant qu'objet d'études. Il analyse donc ces objets dans la « construction communicationnelle » à l'intérieur des interactions pour comprendre les règles et les coutumes qui constituent l'ordre social. Par ailleurs, son approche laisse libre un nouveau « champ des possibles » relativement vaste à l'égard des jeunes auteurs, leur permettant de pousser celle-ci plus loin dans l'analyse des interactions, mais aussi de l'appliquer, contextuellement, à des thématiques et des terrains où l'analyse critique a toute sa place. D'autre part, le théoricien est conscient que ce ne sont pas tous les étudiants qui aspireront à devenir anthropologues. C'est pourquoi la méthodologie de l'anthropologie de la communication et l'expérience de terrain par l'observation participante incitent les étudiants à la prise en compte du concept d'altérité et donc à l'acquisition de capacités d'adaptation aux différents environnements personnels et professionnels.

La vaste étendue des sujets traités par cette approche mène à cette question : Est-ce que l'anthropologie de la communication traite de thèmes spécifiques comme l'anthropologie politique, urbaine, linguistique, etc. ? L'anthropologie de la communication serait alors considérée comme une approche pour le moins globale. Elle décrit des comportements en vue d'une meilleure compréhension des sociétés, prenant le pouls des phénomènes contemporains,

des cultures, des fonctionnements et des processus de communication. Pour Winkin, il ne faut pas essayer de faire de l'anthropologie de la communication une approche susceptible d'aborder toutes les problématiques en communication. Il explique cet argument lorsque nous le questionnons sur sa vision concernant l'articulation possible entre les technologies de l'information et de la communication (TIC) et l'anthropologie de la communication. À ses yeux, l'anthropologie de la communication est généralement beaucoup plus appropriée à la communication interpersonnelle dans le cadre des conduites urbaines ordinaires, et moins aux interactions différées. Par exemple, mobiliser l'anthropologie de la communication afin d'avoir une approche créative, originale par rapport à une émission de télévision, un *talkshow*, ou par rapport à ce qui est média numérique ou non numérique, s'avère largement plus délicat. L'auteur, d'autre part, ne préfère pas analyser, comme le disent les scientifiques sociaux (*social scientists*) Donald Horton et Richard Wohl, l'interaction parasociale impliquant la communication médiatique (1956). Et pourtant, aujourd'hui nous pouvons relever l'amorce d'un courant intellectuel contemporain s'intéressant aux TIC non pas comme outil technique, mais comme dispositif de communication cognitif et culturel. Et celui-ci semble très proche sur le plan conceptuel du courant pragmatique de la communication initié par le « collège invisible ». L'aspect spécifiquement contemporain de ce courant s'explique notamment par les innovations récentes des TIC, sur Internet ou sur téléphonie mobile, permettant l'essor de nouvelles pratiques sociales. Nous pouvons entre autres penser aux outils du « Web 2.0 » avec lesquels les internautes ont la possibilité de devenir « acteurs » en réagissant à l'article publié sur un site Internet (celui-ci devient donc l'objet de la discussion et la série de commentaires encourage les interactions entre les groupes, les mouvements et les individus). Dans cette optique, Valérie Beaudouin et Julia Velkovska renvoient le forum web à la métaphore de la table ronde en public ou en salon composé : « des intervenants actifs qui répondent aux questions, qui animent les débats, des personnes qui posent les questions, et des spectateurs qui lisent les contributions sans intervenir » (1999, p. 126). Dans les forums Web s'illustrent de manière spontanée les interactions médiatisées où émerge « un savoir commun, une mémoire collective » (1999, p. 127). De plus, il est davantage accessible d'étudier l'interaction médiatisée puisqu'elle est facilement visible et facilite la compréhension symbolique d'une culture.

En dernier lieu, et également dans une optique d'une analyse des TIC avec les outils méthodologiques de l'anthropologie de la communication, s'inscrivent également les études sur les usages de –et autour de- la technique. En effet, Hymes dans les années soixante s'est intéressé aux usages des ordinateurs, tout comme Winkin lui-même dans un chapitre de son ouvrage « Anthropologie de la communication », évoquant les usages de l'informatique et notamment des courriels par les enfants. Aujourd'hui, les TIC font partie des thèmes centraux au sein des études menées en SIC, notamment parce que leurs usages prennent une dimension sociale et culturelle grandissante.

En substance, l'anthropologie a cet intérêt de se marier à d'autres disciplines : pensons à Edward Sapir avec la psychologie et l'anthropologie qui démontra la relation existante entre individu et culture. Winkin crée aussi une relation à la communication avec l'anthropologie qui est donc la méthode pour effectuer le terrain, les faits à observer. L'anthropologie s'articule dans l'objet communicationnel et donne lieu à une rupture et aide à la constatation. Créée dans l'esprit de l'interdisciplinarité, l'anthropologie de la communication a toute sa place dans les SIC. Néanmoins, Yves Winkin a su critiquer son approche en spécifiant qu'il aurait dû considérer davantage, pour la conception de son ouvrage, la construction théorique de Dell Hymes pour qui la justification de l'existence de l'anthropologie est de s'informer sur le monde.

Ce faisant, au fil de « La nouvelle communication » puis de l' « Anthropologie de la communication » et finalement vers l' « Anthropologie de l'enchantement », Yves Winkin garde toujours l'œil ouvert sur les phénomènes communicationnels singuliers pour pousser sa vision théorique de l'interaction sociale. Par ce biais, il contribue à former le paradigme d'une vision orchestrale de la communication, qui, s'émancipant de la vision technicienne de la communication, constitue une base théorique fertile propre aux sciences sociales qui ne demandent qu'à être développées plus avant.

Bibliographie

Beaudoin, V., et Velkovska, J. (1999). Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique...) *Réseaux, 17*(97), 121-177.

Cicourel, A. V., Bourdieu, P., et Winkin, Y. (2002). *Le raisonnement médical : une approche socio-cognitive*. Paris: Seuil.

Goffman, I. (1981). *Forms of Talk*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press.

Goffman, I. (1983). « The Interaction Order : American Sociological Association, 1982 Presidential Address. », American Sociological Review, 48 (1): 1-17, 198.

Hymes, D. (1973), « Vers la compétence de communication » (titre original: *Toward linguistic competence)*, manuscrit n°16 des *Texas Working Papers in Linguistics*.

Hymes, D. (1984). *La Compétence de communication*. Paris : Hatier, Credif.

Beaud, S. et F. Weber. (2009) « Le raisonnement ethnographique », *in* PAUGAM S. (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris : PUF, coll.Quadrige/Manuels.

Benoit, J. C. (1999) : « Gregory Bateson : théorie et modèle du double lien. » *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 186 (1): 173-189

De La Pradelle, M. (1998). « Société du spectacle et approvisionnement. Les marchés et leurs échanges à Carpentras et à Barbès. », *Les Annales de La Recherche Urbaine, 78, (1) 42, 141*.

De la Pradelle, M. (2000). « La ville des anthropologues », *in La ville et l'urbain, l'état des savoirs,* sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Sophie Body Gendrot. Paris : La Découverte.

Horton, D. & Wohl, R. (1956). « Mass Communication and Parasocial Interaction: Observation on intimacy at a Distance », *Psychiatry* 19: 215-29.

Lallement, E. (2010). *La ville marchande, enquête à Barbès*, Paris : Editions Téraèdre.

Lofland, L. H. (1973). *A world of strangers; order and action in urban public space*. New York : Basic Books.

Sfez, L. (1993). *Dictionnaire critique de la communication*. Paris : Presses Universitaires de France.

Spradley, J. et Mann, B. (1979). *Les bars, les femmes et la culture*. PUF, Paris : Heritier Françoise.

Spradley, J. P., & McCurdy, D. W. (1988). *The cultural experience : ethnography in complex society*. Prospect Heights, Ill.: Waveland Press.

Watzlawick, P., Beavin, J. H., & Jackson, D. D. (1972). *Une logique de la communication* (J. Morche, Trans.). Paris : Seuil.

Winkin, Y. (1988). *Les moments et leurs hommes*. Paris : Seuil.

Winkin, Y. (1981). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.

Winkin, Y. (1996). « Ray Birdwhistell (1918-1994) : Penser la communication autrement », Recherches en communication, no 5

Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication: de la théorie au terrain*. Paris : Seuil.

Winkin, Y. (2004). *La communication n'est pas une marchandise*. Paris: Labor Editions.